Document généré le 1 juin 2025 08:42

Anthropologie et Sociétés

Dean R. LOUDER et Eric WADDELL (dir.) : Du continent perdu à l'archipel retrouvé. Le Québec et l'Amérique française. Les Presses de l'Université Laval, Québec, 1983, 292p.

Guy Laforest

Volume 12, numéro 3, 1988

L'héritage évolutif : Primatologie, Sociobiologie et Comportement

URI : https://id.erudit.org/iderudit/015048ar
DOI : https://doi.org/10.7202/015048ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (imprimé)
1703-7921 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Laforest, G. (1988). Compte rendu de [Dean R. LOUDER et Eric WADDELL (dir.) : Du continent perdu à l'archipel retrouvé. Le Québec et l'Amérique française. Les Presses de l'Université Laval, Québec, 1983, 292p.] *Anthropologie et Sociétés*, *12*(3), 213–214. https://doi.org/10.7202/015048ar

Tous droits réservés © Anthropologie et Sociétés, Université Laval, 1988

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Dean R. LOUDER et Eric WADDELL (dir.) : *Du continent perdu à l'archipel retrouvé. Le Québec et l'Amérique française*, Les Presses de l'Université Laval, Québec, 1983, 292 p.

Ce recueil, comme pourrait le laisser deviner son titre, est le produit d'une série d'initiatives pédagogiques de géographes de l'université Laval. Louder et Waddell ont travaillé en collaboration avec d'autres spécialistes universitaires nord-américains et européens en sciences sociales, également avec des passionnés de la vie française en Amérique comme l'auteure de la préface, Lise Bissonnette. À des versions légèrement remaniées de textes déjà parus dans les *Cahiers de géographie du Québec*, on a ajouté une interrogation de Danielle Juteau-Lee sur la nature des rapports entre francophones de l'Ontario et du Québec, de même qu'une contribution d'André Lalonde sur les espoirs, les tragédies et l'incertitude des Canadiens français de l'Ouest. L'article de Lalonde vient compléter les travaux de Gilles Martel sur les Métis et ceux de Paul-Y. Villeneuve sur la minorité franco-colombienne.

Les remarques de Juteau-Lee sur l'évolution de l'identité des francophones de l'Ontario, dont l'histoire fut marquée par « ...des incessantes et abrutissantes luttes dont les résultats ne se comparent en rien aux énergies déployées » (p. 51), n'ont rien perdu de leur pertinence au moment où l'Association canadienne-française de l'Ontario redéfinit ses stratégies d'action (colloque de septembre 1988 à Ottawa). S'il néglige le rôle de la politique d'immigration conçue par Sifton et tacitement approuvée par Laurier dans l'érosion de la francophonie de l'Ouest, Lalonde a le mérite de bien délimiter les facteurs porteurs d'une accélération de l'assimilation après la crise économique des années 30 : l'émigration des élites laïques, l'impitoyabilité du clergé irlandais, l'intégration scolaire et l'urbanisation. De retour d'un séjour de deux années dans l'Ouest, à l'université de Calgary, je serais tenté de modifier le titre de l'article de Lalonde, pour appuyer davantage sur les tragédies et l'incertitude et pour souligner l'improbabilité des espoirs. Encore plus graves et plus incontournables que l'étroitesse et les calculs mesquins des autorités gouvernementales en Alberta et en Saskatchewan, les taux d'assimilation (écart entre langue d'usage et langue maternelle), qui oscillent entre 60% et 85% à l'Ouest, nous obligent à de douloureux questionnements : dans deux générations, outre les enfants des élites et des classes moyennes anglophones qui apprennent le français principalement pour des raisons de mobilité sociale, que restera-t-il de la minorité de langue officielle, pour reprendre le vocabulaire de la bureaucratie fédérale ? À partir de quel moment, dans l'évolution d'une communauté, l'idée d'un redressement spectaculaire cesse-t-elle d'appartenir au domaine du possible pour entrer dans celui d'un volontarisme abstrait ?

Dans une conjoncture politique marquée par la tentative de faire adhérer le Québec à l'entente constitutionnelle de 1982, grâce à l'accord du lac Meech, par des décisions de la Cour suprême, passées ou à venir, obligeant tantôt la Saskatchewan et l'Alberta à repenser leurs rapports avec la minorité francophone, tantôt le Québec à transformer sa législation linguistique, le recueil publié sous la direction de Louder et Waddell demeure un important outil pour comprendre toute la complexité des rapports entre le Québec et ce qui reste de l'Amérique française. Cela est vrai même si sa parution remonte à 1983, et bien qu'il tende à négliger la dimension politique de la réalité. René-Jean Ravault, dans sa généalogie critique du redressement des francophones hors-Québec dans les années 70, ne fait pas ressortir les jeux de pouvoir opposant le nationalisme québécois et les gouvernements qui s'en réclament au nationalisme pan-canadien développé par le gouvernement fédéral sous la férule de Pierre Trudeau. Les politiques du Secrétariat d'État à l'égard des minorités francophones représentent pourtant une dimension importante de ce nationalisme pan-canadien. Il est d'ailleurs curieux de constater que Ravault reprend la logique et le langage du Secrétariat d'État dans les années

80 lorsqu'il parle de la scène « nationale » plutôt que « fédérale » (p. 281), lorsqu'il met l'accent sur le développement économique individuel des francophones en milieu urbain (p. 287).

Le recueil contient une série de textes sur le passé et le présent de la francophonie américaine, de la Nouvelle-Angleterre au Texas, en passant par la Louisiane et le Midwest. Dans son panorama des migrations et de la vie industrielle des francophones en Nouvelle-Angleterre, Pierre Anctil s'en prend à l'idéologie ruralisante du XIXe siècle québécois. Loin d'être la vocation de la race, l'agriculture chez nous aurait permis de conserver « un réservoir de main-d'œuvre, capable de se reproduire dans des zones marginales, sans imposer un fardeau économique trop grand au démarrage du système de production capitaliste » (p. 33). Dans son texte sur la Louisiane française, Eric Waddell ressasse des refrains étrangement proches de la réalité de l'Ouest canadien : désintégration, écrasement, désarroi, faillite (p. 200). Il rappelle que la Louisiane fait figure d'exemple à ne pas suivre pour le Québec, et constate que les développements récents n'ont pas changé, c'est sa conclusion, « les tendances vers la fragmentation et l'aliénation de l'ensemble de la population franco-louisianaise » (p. 209).

La francophonie de l'Est, des Maritimes et de l'Atlantique, fait l'objet de trois articles. Caustiques, Eric Waddell et Claire Doran nous disent implicitement que si les Franco-Terre-Neuviens n'avaient pas existé, il aurait bien fallu qu'ils fussent inventés par la bureaucratie fédérale. Les auteurs écrivent qu'ils fournissaient « par leur existence même la preuve qu'une francophonie existe « from coast to coast » et dans toutes les provinces » (p. 183). Robert A. Leblanc fait aussi le tour des migrations acadiennes, et Jean-Claude Vernex disserte sur les liens entre espace et appartenance chez les Acadiens du Nouveau-Brunswick. Le lyrisme de Vernex dégage le lecteur, ne fût-ce que pour un moment, de l'impression de tristesse qui finit par envoûter dans ce livre, quelque part entre les incertitudes des uns et le désarroi des autres. « Le paysage intérieur de tout Acadien, nous dit Vernex, est fait d'eau, de forêts et de tangages infinis. C'est un paysage rempli d'espace, rythmé par le martèlement sourd et régulier des vagues ou par le bruissement des forêts ».

S'il est bien de parcourir toute la géographie de l'Amérique française, il est nécessaire de revenir à l'endroit où cette Amérique trouve encore ses conditions politiques et sociales de possibilité, c'est-à-dire au Québec. C'est ce que fait finalement Christian Morissonneau dans son étude sur l'identité québécoise et la mobilité. Au fond, Morissonneau croit que les stratégies cléricales et technocratiques de contrôle et de sédentarisation n'ont pas réussi à canaliser, à endiguer cette mobilité qu'il place au cœur de l'identité québécoise. Morissonneau écrit que le peuple québécois ne confond pas la durée avec l'enracinement (p. 16). Je serais tenté de lui demander, à la lumière des autres analyses que l'on trouve dans ce recueil, quelle sorte de durée demeure possible pour des francophones dans l'Amérique de cette fin de XXe siècle, sans un enracinement au Québec ? C'est le mérite du recueil de nous aider à réfléchir à de semblables interrogations.

Guy Laforest
Département de science politique
Université Laval